

Patrick Mori

# L'Évanescence d'un ange démoniaque





## **1 Janvier 1984 Evanéscence/ 00H30 Valence, France**

L'apologie de la haine, de la bêtise meurtrière des hommes, de la religion, je ne vois que des flammes, des wagons éventrés et du sang, je n'entends que des hurlements, des pleurs, de la souffrance, le cri de la souffrance, la voix qui s'élève de Mauthausen. J'ai presque 19 ans. La génération "loving you" s'éteint pour moi, j'entre dans la réalité. Je viens de prendre conscience pour la première fois que j'observe des cadavres ! Cadavre, quel horrible mot pour une horrible scène. Quel horrible uniforme pour une horrible unie forme.

Évoluant entres lambeaux de chair humaine et animal, mon attention est attirée par un médaillon insolite, une étoile symétrique à l'intérieure d'un cercle, sur sa circonférence haute, s'inscrit, "Carpe Diem"\* , et en partie basse "Hoshi"\*. Je note le numéro du siège encore maculé de sang, sur le sachet

dans lequel je dépose l'objet et l'enfouis dans ma poche réglementaire. À dix doigts de moi, un charognard "shoot"\* pour un torchon à scandale. Gros plan sur l'abject, l'ignoble, l'absurde, mes idéologies s'effondrent, je perds pied et raison. Gros plan sur l'hémoglobine et le "dégueulasse" et tout cela pour quelques "biffetons" ! Tout cela pour faire vibrer cette parcelle d'inhumanité qui a sa place sur ce maudit caillou, cette fausse étoile, sur la terre. Tout cela, pour procurer un peu d'adrénaline à des "blaireaux tordus", affublés dans leurs routines quotidiennes. Malgré mon uniforme, mes yeux laissent échapper les larmes du désespoir.

- Mais "putain" qu'est-ce que je "fous" là ?

Pas de réponse ! Il n'y a personne là haut ! Mais cela je le savais déjà !

Tous ce que l'on m'a enseigné ne sont que des « conneries » ! Comment à 19 ans peut-on être confronté à une telle ignominie ?

- Gendarmerie Nationale ! Je vous demanderais de quitter les lieux d'un périmètre encore non sécurisé ! Une deuxième explosion est envisageable !

J'ai bien appris mon texte, ma réplique, même si le ton n'y est pas.

- Laisse-moi bosser "merdeux" ! Dégurgite ce "sac à merde".

Sans avoir le temps de comprendre pourquoi je restreins la liberté d'expression de cette presse à

scandale, le cartilage nasal de cette “bouse” vient de céder sous ma réponse.

Demain je passerais devant le conseil, mais je m'en « fous » ! Son sang pisse à outrance, je m'en réjouis, un sourire s'affiche enfin sur mon visage. Quelle magnifique façon de mettre fin à une équipe ! Finalement non ! Pas de conseil de discipline, juste une décoration, histoire de me faire fermer ma « gueule » ! Mais, je n'ai nullement envie de fermer ma « gueule » !

J'ai vu tant de choses, trop d'inepties, une démesure de connerie, un déferlement de haine, un tsunami de véhémence, un ouragan de bêtise. Comment me faire taire ? Et qui donc est de taille à vouloir me bâillonner ? Il devra être bien armé, j'ai tout appris dans les rudiments du combat, je vous attends ! De plus, la violence est devenue mon exutoire, ma prière, ma religion, mon chemin de croix, quasiment ma raison de vivre, ma génération “Clockwork Orange”.

\*

\* \*

Trente années ont passées et ces images insoutenables, terroristes, me hantent encore, jours et nuits, le sommeil ne vient pas, ne viendra plus, plus

---

\* voir lexique

jamais, mais peu m'importe je dois vivre avec cela ! Trente ans plus tôt j'avais des idées tordues, cette volonté de vivre debout, de marcher droit, la tête haute, de sauver le monde ! Que des "conneries" ! Le monde n'en a pas besoin, pire, ne mérite même pas d'être sauvé.

Juste un microcosme que je défendrais contre vents et marées jusqu'à mon dernier souffle, pas si lointain d'ailleurs mais je n'en demande pas plus, juste le peu de gens que j'aime, juste le peu de gens qui m'aiment, l'échange équivalent.

À ce tout petit nombre d'âmes, je dédie ces quelques pages en souvenirs de ces moments merveilleux échangés, dérobés, partagés, vous qui m'avez tant apporté. Ce que je veux dire par là c'est que lorsque la chance vous est donnée de rencontrer des personnes semblables à vous, on est prêt à tout pour les protéger et faire perdurer ces instants de plénitude.

Aux autres qui ont croisé mon chemin, je vous reformule ma haine et mon dégoût le plus profond de vous avoir un jour ouvert les portes de mon univers, car vous n'y aviez pas votre place et si je me suis éloigné de vous, c'était tout simplement pour ne pas éradiquer vos misérables vies tournesol.

Quelqu'un m'a dit un jour lorsque l'on a plus peur de mourir on a plus peur de rien, je pense que ses termes étaient justes.

Je viens de déballer le peu de choses que j'ai emportées, je lui ai tout laissé, elle m'a tout pris. En défaisant cette ridicule valise emplie de trente ans de ma vie, sortie d'une vieille poche dérobée, quelque chose tombe à terre, en quelques fractions de secondes je remonte trente ans en arrière.

Le médaillon "Carpe Diem" que je n'ai jamais remis à ma hiérarchie, un oubli ?

– Je ne le pense pas !

Juste le dégoût de ne plus vouloir faire avancer les choses qui les dépasseraient à "Vitam Eternam".

L'impact sur le sol a provoqué la fracture du talisman.

完

Au retour de l'esprit critique ! Contre la bêtise meurtrière des hommes et de la religion.

---

\* voir lexique





## A l'aube d'un jour

Je venais de quitter ce “tout” Paris, où plus rien, ni personne ne me retenait, ne me retiendrait jamais, plus jamais, j'avais tout laissé derrière moi sans me retourner, s'en espérer, sans souvenir, tel un homme sans mémoire, que j'étais devenu, un homme “Amémorie” !

Me créer de nouveaux souvenirs ? Non ! Juste errer simplement jusqu'à mon dernier souffle.

Ce soir, je retrouverais mon père, s'il n'était pas venu me chercher dans cet aéroport de la Valette, c'était tout simplement parce que je ne l'avais pas prévenu de mon arrivée, non pas que j'eus l'intention de lui en faire la surprise mais simplement que je n'en avais pas ressenti le besoin, pas besoin de le prévenir ma simple venue lui ferait plaisir.

Arrivé à Mdina, 32, rue du château d'eau, je me

---

\* voir lexique

saisis de cette main de fer fixée sur la lourde porte en bois qui faisait office de sonnette et frappa deux coups sec, le grondement du monstre de garde se fit entendre, pourtant nous évoluions dans la ville du silence. Un silence reposant, mais la bête prévenait toujours d'une visite inopportune, dans un fracas retentissant, les différentes gâches, serrures et sécurités cédèrent tour à tour, tel l'ouverture d'une caverne tout droit sortie des contes des mille et une nuits, la porte d'entrée s'entre-bayât.

Confiné sous un feutre de poète, époque bohème et entaché d'une barbe quelque peu envahissante, il me sourit.

- Tiens ?
- Salut !
- De passage ?
- Non, je cherche à me poser, pas d'inconvenants ?
- Des problèmes ?
- Tu me laisses entrer où l'on finit la conversation sur le pas de la porte ?
- Comme tu veux.
- Je préférerais la première alternative !
- Si tu le dis, entre ! Tu viens d'où ?
- De l'aérogare !
- Tu ne vas pas très bien toi !
- Pourrais faire mieux !
- Bon, va t'installer pendant que je prépare à manger !
- OK, merci !

Je pris quelques instants à congratuler le monstre de service, le “bouch”, diminutif de “bout chou”, qui s’affairait dans tous les sens à ma venue, de fauteuil en canapé, de canapé en mon pantalon, rien n’arrêtait sa joie, tout simplement vrai.

J’étais heureux de revoir mon père même si comme l’on dit, le cœur n’y était pas. Le dialogue avait été plutôt futile, d’ailleurs quel intérêt à tout raconter, se soulager ? Il me faudrait plus que des mots pour soulager mes maux.

La maison de Mdina demeurait inchangée par rapport à mes souvenirs, les vacances de ma jeunesse chez une grand-mère dévouée et attendrissante. Fidèle à la tradition maltaise, le portail, la porte d’entrée, les volets, étaient bleu, le bleu maltais.

Je montais mes affaires, enfin le petit sac que j’avais emporté au premier étage, les chambres ne manquaient pas, mais je décidais de m’installer dans celle du milieu, le choix ayant été justifié par la présence d’un ordinateur, rudimentaire certes, mais efficace. La pièce ! La pièce de théâtre pour Julie !

Défaire cette ridicule valise ne me pris pas plus que quelques minutes, machinalement, j’allumais l’ordinateur, un titre me vint alors, « Un amour infini », quelle ironie du sort, je le pianotais sur le clavier puis descendis retrouver mon père.

- Un coup de main ?
- Ça va aller merci.

- Ça n'a pas beaucoup changé ici !
- À mon âge le changement ! Et puis cela me convient comme cela !
- Toi non plus tu ne changes pas !
- Si tu le dis ! On mange ?
- OK.

Nous avons dîné, évitant des sujets susceptibles de ré-ouvrir des plaies encore non cicatrisées, je commençais déjà à ressentir un certain apaisement, la maison sans doute ou la présence de mon père. Après le repas, je prétextais la fatigue du voyage et pris congé.

Arrivé dans la chambre l'écran de l'ordinateur affichait toujours, « Un amour infini », je pris place et me mis au clavier, sans même savoir comment, les mots se succédaient sans en connaître la provenance, pourtant mes mains s'agitaient sur les touches avec une rapidité déconcertante, ces mots, ces expressions, ces dialogues, n'étaient pas les miens, je n'avais pas l'habitude de les utiliser, d'où me venaient ils ?

Dix pages plus tard, la machine s'arrêta, plus rien ne venait, je décidais alors de me coucher.

\*

\*   \*   \*

Je n'avais d'yeux que pour le visage et le corps de cette fille, sa beauté était incandescente, je ne pouvais en détourner mon regard, elle me souriait, électrisé par tant de splendeur, la paralysie m'interdisait toute

action, lentement elle s'approchât de moi d'une démarche envoûtante, féline.

– Voulez-vous danser ?

Un air de salsa embrasait la salle, sans maîtriser cette danse, je ne pouvais réfuter son invitation, elle guidait mes pas, son odeur était enivrante, elle dansait comme une déesse.

– On dirait que vous avez fait cela toute votre vie !

Elle rit.

– C'est mon métier !

– Pardon ?

– Je suis danseuse dans une troupe de salsa !

Ses cheveux longs et roux lui conféraient une allure de lion, d'ailleurs, elle me paraissait tellement sauvage, indomptable, irréaliste.

– Et vous ?

– Et moi ?

– Oui, vous, vous faites quoi ?

– Je danse avec vous !

Elle rit.

– À part cela, vous faites bien autre chose dans votre vie ?

– Ah ! Oui, j'essaie d'écrire, d'écrire un roman !

– Un roman sur quoi ?

Dans le rythme endiablé de cette danse, je me surpris à lui répondre sans savoir pourquoi.

– Sur vous !